

**Gerardo Ienna, *Genesi e sviluppo dell'épistémologie historique. Fra epistemologia, storia e politica*, Pensa Multimedia, 2023, 342 p.**

Le volume de Gerardo Ienna : *Genesi e sviluppo dell'épistémologie historique. Fra epistemologia, storia e politica*, présente une reconstruction méticuleuse de la naissance et de l'évolution de l'épistémologie historique (ci-après EH), un syntagme désignant « une méthodologie ou un programme de recherche qui vise à construire une théorie de la connaissance historiquement informée et/ou une histoire des sciences et des techniques qui valorise ses aspects épistémologiques » (p. 19). Comme Ienna le précise, l'hypothèse fondamentale de l'EH est que la connaissance, en particulier la connaissance scientifique, *évolue* (p. 19), au sens que les formes de rationalité qui sous-tendent les pratiques scientifiques ne sont ni universelles ni éternelles, mais s'incarnent dans des processus historiques, sociaux, culturels et matériels concrets. À partir de ce nœud conceptuel, il devient possible de suivre et de privilégier cas per cas les vecteurs particuliers qui déterminent ce processus de transformation, et d'examiner les différentes conceptions de la connaissance scientifique qui en résultent.

L'opération conduite par Ienna se développe selon trois axes principaux : 1) éclairer la genèse complexe de ce « champ intellectuel » (p. 19); 2) identifier ses caractéristiques spécifiques, à savoir ces particularités qui, malgré les différentes perspectives, donnent une cohérence à la méthodologie de l'EH ; 3) réinterpréter, ou plutôt élargir, le canon traditionnel attribué à cette tradition, en incluant des auteurs et des autrices habituellement non inclus et incluses dans les rangs de l'EH.

En ce qui concerne le premier axe, Ienna effectue la reconstruction de la genèse de l'EH en adoptant à son tour une méthode historico-épistémologique (que l'on pourrait également dire bourdieusienne), qui consiste à étudier comment la genèse et le développement de l'EH émergent en tant que résultat de l'évolution de la relation entre les objets, les pratiques et les théories liées à différents positionnements intellectuels et politiques. Autrement dit, une certaine étiquette intellectuelle, met en mouvement une circulation d'idées qui si d'une part, elles consolident des contenus théoriques qui deviennent distinctifs d'autre part, portent dialectiquement à l'exclusion de certaines traditions et, par conséquent, à l'établissement d'un canon, dont la ligne majeure est sans doute représentée par la triade : Gaston Bachelard, Georges Canguilhem et Michel Foucault.

Le premier chapitre du texte présente ainsi une généalogie de ce champ intellectuel, dont Ienna fait remonter le point de départ aux débats autour de l'héri-

tage du positivisme, qui ont eu lieu en France, en Allemagne et en Angleterre à la charnière du XIXe et XXe siècle. À cet égard, l'Auteur souligne le rôle crucial à la fois intellectuel et institutionnel d'Auguste Comte (p. 28) dans le processus d'autonomisation de l'histoire des sciences en tant que discipline, et dans l'initiation d'une véritable réflexion dans ce domaine. Mais c'est surtout son héritage, filtré à travers le contexte allemand, qui a été la « force motrice » de ce processus. Ienna le décrit ainsi :

Le positivisme comtien est à l'origine de la variante de l'épistémologie consolidée dans les pays germanophones sous le nom de “méthode historico-critique”, que j'identifie comme le premier et le plus clair exemple d'étiquetage intellectuel dans ce domaine – auquel est subordonné un programme de recherche précis – visant à souligner l'inséparabilité de l'analyse historique et épistémologique de la science (p. 30).

Il s'agit d'un « élément essentiel » (p. 31) pour comprendre le développement de l'épistémologie historique d'origine française, dont Ernst Mach était l'une des figures de proue. Comme Ienna le montre bien, non seulement, pour nommer les deux “âmes” du Mach, le Mach “théorique” – celui de la méthode historico-critique, entendue comme un instrument pour reconstruire l'évolution des concepts de l'histoire des sciences et montrer ainsi le cadre complexe dans lequel ils prennent leur sens en les purgeant de tout résidu métaphysique – mais aussi le Mach “historiographe”, notamment son texte consacré à l'origine de la mécanique (p. 35), ont suscité un large écho sur le contexte conventionnaliste français et, avec ce dernier, sur la genèse du Cercle de Vienne. Cette riche phase initiale d'intersections et de consolidation méthodologique connaît sa première fracture dans la seconde moitié des années 1930, au moment où les deux congrès consacrés à la philosophie des sciences ont lieu à Paris en 1935 et en 1937 (p. 42). L'Auteur insiste sur le rôle stratégique que ces événements institutionnels ont joué dans la redéfinition et la polarisation – autour d'un binôme qui deviendra plus tard celui de la division analytique et continentale – d'un panorama en voie de consolidation. Cela devient manifeste en 1937, lorsque l'opposition nette « entre les deux traditions qui [...] se disputaient l'héritage légitime du positivisme » (p. 52) va se structurer de telle sorte : d'une part, la tradition logico-empirique, visant à déterminer les fondements logiques de la connaissance, et d'autre part, la “nouvelle épistémologie” française, qui se focalise plutôt sur l'analyse du contenu et de l'évolution des théories scientifiques. C'est ici que le “canon majeur” de l'EH voit le jour, dont Ienna reconstruit la genèse terminologique complexe en montrant comment l'évolution du concept a été étroitement liée au positionnement théorique et institutionnel des acteurs qui y ont participé. Le syntagme de EH, introduit par Dominique Lecourt dans sa monographie sur Bachelard en 1969 (*L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*), était déjà utilisé par Canguilhem, bien que sous une forme différente, par opposition à Abel Rey, qui concevait l'épistémologie historique comme une « science positive des sciences » (p. 62), plus proche à la déclinaison anglo-saxonne du concept d'épistémologie qu'à celle continentale. En revanche, le mot d'épistémologie, introduit par Meyerson en France au début des années 1900, désigne d'emblée une méthode *historique*, ou plus précisément

« une manière particulière de faire la philosophie des sciences – entendue [...] comme étude critique des principes, des hypothèses et des résultats des différentes sciences – qui prend la forme d’une histoire philosophique des sciences » (p. 73). La centralité philosophique incontestée de Bachelard dans cette trajectoire, tant dans ses retombées institutionnelles et politiques (le magistère de Canguilhem à la Sorbonne en est un exemple) que dans la continuité avec la tradition épistémologique antérieure, croise à l’époque le climat politique des années 1960 et la tentative de fusionner la réception de l’héritage de Bachelard avec la discussion sur le matérialisme historique marxien, déterminant pour la consolidation intellectuelle de la formule EH » (p. 80).

Le deuxième chapitre, le plus volumineux de l’ouvrage e penche sur les spécificités théoriques de l’EH, qui permettent d’en mettre en évidence les « detours et les repliements » (p. 83) au cours de son évolution, tout en restant cohérente avec l’approche originale, dont Ienna définit les caractéristiques. La première section du chapitre, consacrée à l’axe Comte-Bachelard-Canguilhem, est au cœur de cette opération. L’Auteur met en évidence la conception comtienne du rapport entre philosophie et science, dans laquelle la première est comprise comme une opération d’organisation et de systématisation des sciences par opposition à la proposition d’une positivisation totale de la science, défendue par Abel Rey. Par ailleurs, le cœur de la réflexion de Bachelard, selon laquelle la science possède sa propre rationalité, consiste en ce que la raison n’est pas à lui être imposée de l’extérieur, mais au contraire à la dériver conceptuellement de son évolution, de son devenir médiatisé par des instruments et des techniques matérielles. La science *sécrite* d’elle-même une ontologie, c’est-à-dire qu’elle présente comme actives des philosophies en tension entre elles, qui se manifestent dans l’activité concrète des laboratoires et de l’instrumentation dans un « dynamisme pratique » (p. 90). Ce “rationalisme appliqué” ou “matérialisme technique” ouvre la voie à deux trajectoires spécifiques pour l’EH, qui détermineront les parcours de son évolution ultérieure : premièrement, la recherche des processus historiques qui ont fait émerger un type spécifique/précise de rationalité en tant que telle ; deuxièmement, l’analyse de la transformation des objets, des pratiques et des concepts épistémiques. Ces deux vecteurs – l’histoire des sciences de Comte, philosophiquement informée, et l’analyse philosophique du rationalisme scientifique de Bachelard – convergent dans la perspective de Canguilhem (p. 95), qui opère un déplacement significatif de l’épistémologie : selon Canguilhem, l’épistémologue doit d’abord s’intéresser à la circulation des concepts scientifiques et montrer comment ils fonctionnent en tant qu’instruments à travers lesquels, d’une part, les faits scientifiques mêmes se construisent et, d’autre part, ils se rendent autonomes par rapport aux théories qui les mobilisent, pour finalement migrer d’un contexte disciplinaire à l’autre et produire des effets pratico-théoriques. Dans la deuxième partie du chapitre, Ienna explore une question plus historiographique, à savoir le rapport entre continuisme et discontinuisme, pour montrer comment, en opposition à des auteurs explicitement continuistes comme Duhem, Meyerson et Abel Rey, Bachelard (mais aussi, sous des formes différentes, Koyré et Canguilhem) sur la base d’une conception du temps historique fondée sur la prééminence de la dimension de l’instant, a compris

l'histoire des sciences comme un mouvement fait de ruptures non seulement dans le passage de l'expérience commune à, précisément, l'expérience scientifique, mais aussi dans celui entre différents régimes épistémiques. Cela impose à l'EH une forme de présentisme – un problème étudié par Ienna dans la section suivante en dialogue avec le débat sur l'épistémologie britannique, *Whig* et l'historiographie des Annales (pp. 124-139) – c'est-à-dire un processus continu et toujours recommencé de retour sur soi, d'investigation du rationalisme qui informe une pratique scientifique déterminée. Le livre continue en traversant les questions du régionalisme épistémologique, c'est-à-dire les spécificités régionales ou particulières – par exemple celle soutenue de la *Pensée des mathématiques*, discutée dans la cinquième partie, avec sa défense de la spécificité épistémologique des mathématiques – à travers lesquelles la rationalité se manifeste ; ajoutons que celle du rationalisme c'est une questionne qui, dans le sillage de Comte, sanctionne une déviation décisive de l'EH par rapport, par exemple, aux positions du Cercle de Vienne, qui tendaient plutôt à unifier les sciences à travers la logique.

Le troisième chapitre aborde le problème de la socialisation et de la politisation de la science, en étudiant la manière dont les processus et les pratiques matérielles et socio-politiques déterminent la transformation et l'évolution de la science. Dans ces pages, Ienna montre comment, déjà chez Comte, il existe un lien étroit entre l'histoire des sciences et la politique, au point que l'histoire des sciences, dans les intentions de Comte lui-même, aurait dû se transformer en une véritable science des faits sociaux – aussi appelée « sociologie ». Comme le l'Auteur le souligne, cette problématique se rapproche par bien des aspects de la querelle entre internalistes (Koyré en est l'exemple le plus célèbre) et externalistes (Bucharin et l'épistémologie de matrice soviétique), qui s'est déroulée au début des années 1930, sans pour autant qu'elle ait largement pénétré le sol français. Les auteurs de l'EH se sont plutôt intéressés aux aspects *anthropologiques* et *sociaux* de la question, à savoir à l'arrière-plan culturel à partir duquel prend forme une certaine conception de la nature et par là de la science et de la pratique scientifique, et à la manière dont celle-ci s'inscrit ou non dans la continuité de l'expérience commune. L'idée d'une reconstruction de la mentalité d'une époque, d'un « subconscient du raisonnement » (p. 205), déjà présente dans l'École des Annales, a été le projet poursuivi d'abord par Émile Meyerson, puis par Hélène Metzger – autrice à laquelle Ienna consacre des pages très significatives (pp. 207-201). Cristallographe et historienne de la chimie, petite-fille de Lévy-Bruhl et sensible aux aspects liés à l'histoire des mentalités, Metzger conçoit les concepts comme des outils utilisés par les scientifiques pour organiser les expériences de la nature, dont il faut à chaque fois reconstruire le contexte historico-social pour déterminer les raisons de leur consolidation. Une telle perspective anticipe la célèbre formule foucauldienne de l'a-priori historique ; en effet, à chaque phase de l'histoire correspondent des a-priori locaux, qui déterminent des formes de pensée spécifiques et des modèles théoriques différents. La pleine intégration de la réflexion sociologique dans la tradition des EH s'opère, dans un premier moment, par la philosophie de Bachelard, qui pense la science comme un travail avant tout collectif et donc à médiation intersubjective, ce qui précisément garantit son objectivité ; puis par la philosophie

de Canguilhem (p. 226), dont l'originalité réside dans l'ouverture du champ des EH à la thématization de la vie et à l'analyse des sciences et des techniques du vivant, autrement dit à l'étude des implications idéologiques, politiques et sociales sous-jacentes à des théories (*i.e.* la théorie cellulaire).

La deuxième partie du troisième chapitre est quant à elle consacrée à l'inflexion socio-politique de l'EH, qui se réalise avec les Normaliens des années 1940 et 1950, imprégnés du magistère du bachelardo-canguilhemisme. L'ouvrage explore ici l'héritage de cette dernière tendance chez Althusser, Foucault et Bourdieu, en montrant comment ces auteurs ont joué un rôle décisif dans la consolidation du canon majeur de l'EH, ce en vertu de leur poids institutionnel et de la réception rapide internationale de leur pensée. Dans les trois cas, les fondements du bachelardien-canguilhemisme (discontinuité historique, régionalisme épistémologique, rationalisme émergent des pratiques) sont remodelés à la lumière de nouvelles approches visant à les intégrer à l'anti-humanisme structuraliste en vue d'une relecture du marxisme (dans le cas d'Althusser) ; d'une analyse des "épistémès" d'abord et des régimes discursifs ensuite, qui sous-tendent les processus d'institutionnalisation des savoirs (dans le cas de Foucault) ; des pratiques matérielles et symboliques qui structurent la reproduction des mécanismes sociaux (dans le cas de Bourdieu).

L'ouvrage se termine par un appendice enrichissant, qui élargit le cadre principalement français tracé jusque-là pour inclure dans le discours de l'EH un potentiel canon italien. En effet, Ienna cherche à montrer la présence d'une ligne de continuité italienne en ce qui concerne la réflexion historiquement informée sur la science, depuis les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux guerres de la science au tournant des années 1960 et 1970. Dans ce contexte, l'historicisme néo-idéaliste du Croce, qui avait qualifié l'épistémologie comme positiviste et donc dépourvue de valeur historique, a représenté avec son héritage à la fois l'obstacle et la force motrice derrière le développement d'une réflexion autonome sur la science en Italie (p. 293). Le projet de Federico Enriques de construire une philosophie des sciences basée sur une conception dynamique de la pensée scientifique et attentive au rationalisme qui émerge de l'analyse des différentes méthodologies scientifiques, est au cœur de cette réflexion. La figure d'Enriques a eu un vaste écho international : en France, par exemple, Bachelard s'est constamment référé à l'œuvre d'Enriques, tandis qu'en Autriche, il a été considéré par Hahn, Neurath et Carnap comme un anticipateur du programme du Cercle de Vienne (que pourtant, Enriques critiquera plus tard, en raison de sa conception réductrice des propositions scientifiques). Enfin, la période après la Seconde Guerre mondiale a plutôt représenté le moment d'une remise en question de l'historicisme de Croce, par la pensée de Gramsci, et d'une tentative de renversement, avec, d'une part, Ludovico Geymonat et sa réception du positivisme comtien et du néo-positivisme du Cercle de Vienne et, d'autre part, Giulio Preti, qui, à partir d'un arrière-plan phénoménologique, s'est rapproché du pragmatisme et du néo-positivisme de Dewey.

Ienna souligne le rôle central de Gramsci dans ce contexte, qui a marqué un tournant fondamental pour la culture italienne de l'après-guerre. Gramsci s'oppose ouvertement au marxisme soviétique, en particulier à la version moniste et "vulgaire"

de Bucharin (p. 303), auquel le penseur italien préfère une perspective fondée sur la praxis, entendue comme la médiation socio-historique du sujet et de l'objet, de l'histoire et de la nature. Cette approche permet de donner une image non déterministe, mais dynamique, du rapport entre structure et superstructure, un élément – ce dernier – avec lequel la science entretient un lien de proximité particulier. L'idée de Gramsci est que la science, bien qu'idéologique, n'est pas *réductible* à l'idéologie, mais elle le fournit les outils permettant de distinguer son arrière-plan idéologique, lui conférant ainsi un potentiel émancipateur. Le vaste panorama d'Ienna, qui tente de montrer comment le développement de la réflexion épistémologique italienne est étroitement lié au positionnement politique des acteurs qui y ont pris part, se poursuit en traversant la réaction anti-historiciste au Croceanisme de Galvano Della Volpe et son tentative d'unifier la méthode des sciences physico-naturelles avec celle des sciences historiques, élaborant une alternative à la fois au *Diamat* soviétique et à la perspective de Gramsci. Les pages consacrées à la reconstruction du débat sur *Italian Science Wars* au tournant des années 1960 et 1970 sont également pertinentes (pp. 329-344). Ce débat a impliqué non seulement plusieurs protagonistes de la seconde moitié du siècle de cette ligne EH italienne (Paolo Rossi et Ludovico Geymonat) autour de la question de la neutralité ou de la non-neutralité de la technologie et de la science, mais aussi d'importants scientifiques, en particulier des physiciens. Le livre principal sur lequel le débat s'est déroulé est *L'ape e l'architetto. Paradigmi scientifici e materialismo storico*, dans lequel les auteurs (Giovanni Ciccoetti, Marcello Cini, Michelangelo de Maria et Giovanni Jona-Lasinio) ont tenté « d'intégrer la théorie marxiste du matérialisme historique aux thèses de Kuhn sur la structure des révolutions scientifiques » afin de « libérer la réflexion sur la science de l'influence épistémologique du matérialisme dialectique engelsien » (p. 336). Dans l'interprétation des auteurs, il était fondamental de mettre en évidence la non-neutralité de la science, et en particulier son lien avec la structure économique-sociale qui influence non seulement son organisation sociale, mais aussi – et c'est là le point d'originalité de *L'ape e l'architetto* – « son contenu théorique même » (p. 338). L'idée même de la neutralité de la science, en d'autres termes, est le produit idéologique d'une telle interaction.

Le texte d'Ienna, si attentif aux dynamiques théoriques bien que institutionnelles qui agissent comme des vecteurs de transformation de la connaissance, réussit à mettre en évidence les nœuds théoriques les plus pertinents de cette partie de la philosophie (des sciences) du 20<sup>e</sup> siècle. En définitive, le volume d'Ienna n'est pas seulement un outil très efficace pour s'orienter dans l'évolution complexe de l'EH et, en même temps, une perspective critique autour ses thèmes, mais aussi un exercice réussi de l'approche méthodologique qu'il a pour objet : précisément, l'épistémologie historique.<sup>1</sup>

Giovanni Fava  
Università Ca' Foscari Venezia  
giovanni.fava@unive.it

<sup>1</sup> This project has received funding from the Italian Ministry of University and Research under the FARE action, EarlyGeoPraxis – code n° R184WNSTWH.